

Rebeyrolle : "La société capitaliste n'aura bientôt plus besoin des artistes"

Rebeyrolle expose à la Galerie Maeght, du 20 mai au 31 juillet, une série de tableaux intitulée : « Natures mortes et pouvoir ». On peut également voir les lithographies qu'il a réalisées pour deux ouvrages : *Eloge du socialisme* de Samir Amin et *Conte rouge pour Paloma* de Serge Sautreau et André Velter. La peinture de Rebeyrolle dérange parce qu'elle ne se contente pas de la représentation : elle est en soi une évidence. Il s'en suit qu'au lieu, par exemple, de médiatiser la violence, elle en est l'intrusion même, de telle sorte qu'elle ne renvoie pas d'abord à un référent mais impose une présence immédiate. Et nous n'y échappons pas, comme si les signes étaient devenus du réel.

Bernard Noël. — Depuis des années, vous présentez vos tableaux par séries, et chaque série est réalisée avec une technique particulière, qu'est-ce qui gouverne le choix ?

Rebeyrolle. — La technique compte peu. Je suis dans mon atelier, tous les jours, du matin au soir, et je reste là en position de peindre. Une fois que les choses s'enchaînent, la réalisation n'est pas le plus important. Ce qui est long, ce sont les moments d'hésitation. Il faut être là, il faut être

patient avec son hésitation, si l'on ne se fie qu'à sa facilité de peindre, on arrive au formel, au décoratif. Du travail sort une idée et une façon nouvelle d'aborder un nouveau sujet. Il faut se concentrer pour découvrir une nouvelle passion plutôt que se laisser aller à son plaisir. Ce qui provoque l'invention, c'est le sujet. On se passionne pour un sujet. On se dépasse à travers un sujet. Chaque sujet appelle sa technique en dépit des constantes propres à un peintre, car ces constantes : rapports de tons, lumière, etc. sont moins importantes que l'apport fourni par l'obsession nouvelle d'un nouveau sujet.

B.N. — Le sujet est donc l'essentiel...

Le sujet c'est la peinture

R. — Le sujet, c'est la peinture. Et c'est aussi la conception politique du monde. Il y a le peintre et ses dons, et il y a le monde. Entre les deux, une bagarre. Puis une idée, le sujet. A partir du moment où le sujet est en place, c'est l'obsession qui me tient, et cela dure en général deux années. Un goût sauvage de peindre. Une violence. La violence, c'est le paroxysme de l'obsession et c'est aussi le temps du travail. La violence conduit la main. Ce n'est pas la toile qui commande : elle est violente par l'obsession et pas du tout bâtie en fonction d'un résultat qui ferait d'elle un bel objet. J'ai besoin de remettre les choses en question dans la peinture, comme j'aimerais qu'on les remette en question dans la vie. Je suis heureux quand les gens réagissent avec émotion, et au fond c'est tout ce que j'attends. L'émotion, c'est le départ de la prise de conscience, car il y a approche physique de l'idée. Avec une toile, il ne peut y avoir qu'une approche physique, et non pas conceptuelle. C'est ce qui différencie un tableau d'un texte...

B.N. — Le public de la peinture est un public prévenu...

R. — J'aimerais un public moins spécialiste. Il est très difficile de sortir des endroits traditionnels. Les toiles ne sont pas faites pour les dessus de cheminées bourgeois, mais elles ne sont pas faites non plus pour les cantines et les usines, ce n'est pas le moment, ni la société pour ce genre d'expériences. Il faut que ce soient les gens qui réclament les choses, et il ne faut les imposer sous aucun prétexte.

B.N. — Les livres que vous avez illustrés ne sont pas particulièrement accessibles étant donné leur forme...

R. — J'espère qu'ils en prendront une autre et en même temps cela n'est pas

mon affaire. Il me serait difficile d'illustrer des poèmes parce que ce ne serait, il me semble, qu'accoler des images à des images. Le livre de Samir Amin est un livre politique. Le travail que j'ai fait sur lui m'a beaucoup intéressé. Ce qui m'intéressait, c'était de dénicher dans pareil texte l'image poétique, et puis de créer pour elle un emblème. De faire sortir du concept, un support physique. Un texte qui parle d'avenir a une grande poésie. La lutte politique fournit la poésie la plus passionnante. Dans le *Conte rouge*, il m'a plu de démystifier le merveilleux mensonger dont est fait l'univers des enfants, de faire quelque chose à la fois de libre et de libertaire... La liberté, celle de l'artiste, est mesurée. La société capitaliste telle qu'elle est n'aura très rapidement plus besoin des artistes. J'entends aussi bien le capitalisme d'Etat. Les artistes n'existent encore que pour des raisons de spéculation, d'argent, et non pas du tout pour la création...

B.N. — On aura toujours besoin de décor, de décoration...

R. — La société bureaucratise au maximum n'aura même plus besoin de décoration. Elle n'aura besoin ni de fenêtre, ni de tableau. Un arbre même sera suspect... Quant à imaginer ce que deviendrait l'artiste dans une autre société, il faudrait se référer à la valeur d'échange et à la valeur d'usage pour le faire, mais je n'imaginerai pas les formes que cela pourrait prendre dans une société non capitaliste. La révolution tournera toujours mal tant qu'il ne s'agira que de substi-

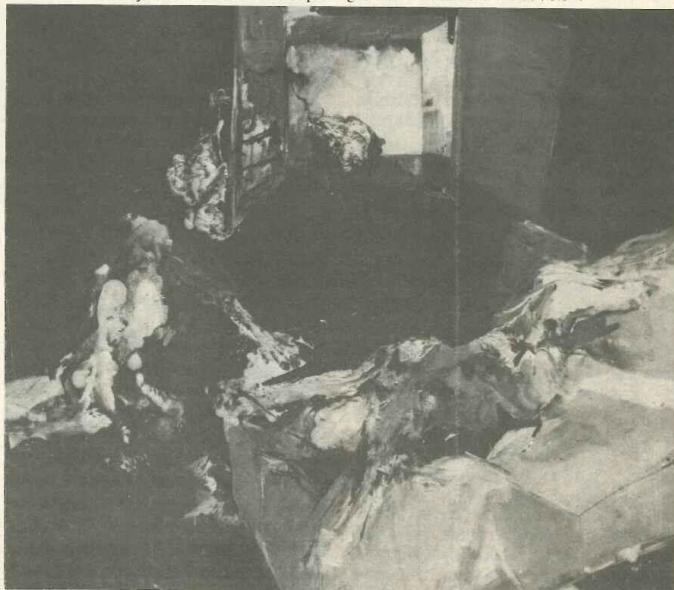
tuer un pouvoir à un autre pouvoir. Les appareils fonctionnent bien et depuis longtemps, à la longue, c'est comme s'ils avaient modelé les corps. Contre ça, il n'y a que l'émotion. Elle est l'élan, le ferment... Toute forme de pouvoir est contraire à la vie. Le pouvoir détruit la vie sous toutes ses formes. L'art est la manifestation de la vie, il est donc intolérable pour le pouvoir. Le pouvoir, c'est le gel, la nuit, la glace, c'est ce qui fait crever les plantes. L'artiste est condamné. L'évolution bureaucratique est si évidente, son processus est si rapide que ce n'est pas faire de la science-fiction que de dire que ça va aller très vite maintenant. La ville est l'expression même du pouvoir. Le monde est quadrillé par la ville, donc par la bureaucratie, par la nuit, par la mort... Ce que je redoute dans la théorie, c'est qu'elle finit par aller vers le pouvoir. Il n'y a pas cette tentative dans le geste de peindre. Et un bon tableau ne saurait devenir dogmatique. Il n'y a rien de figé, rien de gelé dans un Goya ou dans un Rembrandt, même si on les a sacralisés...

B.N. — Le musée pourrait être alors le lieu d'une remise en cause grâce à cette puissance physique du tableau dont vous avez parlé, et que rien ne saurait confisquer...

R. — Oui, mais on a crevé les yeux aux gens avant de les laisser entrer, alors il faut que le peintre commence par leur refaire des yeux, il faut qu'il soit un raccommodeur d'yeux...

Propos recueillis par Bernard Noël

Rebeyrolle : Comment se protéger des activités du Pouvoir ?



macula

Piet Mondrian

Le jazz et le néo-plasticisme

Max Bill

La Composition 1/1925 de Mondrian

Wladyslaw Stremiński

L'Unisme en peinture

Jean-Claude Lebensztejn

Sur Alexander Cozens

Yve-Alain Bois

Malevitch, le carré, le degré zéro

Guy Brett

Champ, agriculture, décoration

Raymonde Hébraud-Carasco

Dialectique Eisenstein

Dominique Fourcade

Autres propos de Henri Matisse

1

128 pages - Hors-textes noir et blanc
le numéro : 30 F.

Abonnements (4 numéros) :

France : 100 F.

Etranger : 110 F.

Administration : Pierre Brochet
313, rue Lecourbe - 75015 Paris